

# Les Blogs

## Anthropo-logiques

Être humains en 2020, mais quelle histoire !

### Je vous annonce une dictature : Covid-19 et fascisme numérique (04/12/2020)

C'est une grande et grave joie pour moi que de partager ici un texte qui me sort totalement de mon domaine d'expertise dans une direction qui me fascine et m'effraye à la fois.

Je reste extrêmement frappé de la passivité des Occidentaux face aux multiples dérives en cours et leur manière assez régressive de se rassurer, par exemple [en brandissant à tout va l'étiquette du "complotisme"](#). Avec une ironie à la chose, puisqu'ils cèdent par là sans conscience aucune aux ressorts même du complotisme.

La crise actuelle est en effet très inquiétante non pas à cause d'un virus à la dangerosité comparable à celle de la grippe (l'aurais-je assez répété, à défaut que les autorités en informent convenablement la population...) mais des multiples dérives et effondrements que la panique face à cette épidémie aura provoqués.

On a vu pêle-mêle des aberrations médicales incluant l'interdiction de soigner les malades avec des remèdes efficaces (l'hécatombe récente "*n'est plus due au Covid, mais à l'omerta qui entoure le traitement précoce*" [comme l'indique le Dr Maudrux](#), ceci étant aussi vrai à Genève qu'en France) ; des lois d'exception de nature totalitaire incluant le droit d'[interner une personne hors de tout contrôle judiciaire](#) à partir de simples soupçons; des dynamitages de barrière éthiques (comme l'autorisation de créer des embryons "chimères" mi-humains mi-animaux ou encore l'autorisation de l'interruption de grossesse sans raison médicale jusqu'à son terme) ; une [maltraitance politique autoritaire](#) confinant à la perversité ; l'effondrement des parlements (et donc de la démocratie) devant des "comités scientifiques" [n'ayant plus rien de scientifique](#) et corrompus par les pharmas ; l'[achat massif et juteux de remèdes connus pour être sans effets](#) (Remdesivir) pendant qu'on interdisait des traitements précoces efficaces qui auraient pu sauver des vies ; la mise sur le marché accélérée d'un "vaccin" qui n'en est pas un [mais une thérapie génique](#) que nos gouvernants imaginent d'imposer à la population alors que ce type d'expérimentation est rigoureusement prohibée ; la destruction enfin, en pure perte et sans le moindre bénéfice sanitaire ("pour créer un choc psychologique" [selon le ministre belge de la Santé](#)) de millions de commerces, de restaurants, d'hôtels et de PME à travers l'Europe.

Avec des contraintes qui se dessinent sur tous nos déplacements, toutes nos transactions, toutes nos relations avec quiconque.

S'il n'y a pas de quoi flipper, alors je ne comprend plus très bien quelle est la fonction biologique et psychique de la peur...

Or au lieu de s'intéresser à ces phénomènes -pour ne serait-ce que comprendre quelle mouche nous a piqués et éventuellement corriger le tir ou trouver un remède à ce délire- les azimuts ramènent toute cette vertigineuse étrangeté à un simple phénomène : élucubrations de complotissss !

Bon sang mais c'est bien sûr, on peut reprendre en toute quiétude sa petite sieste digestive : tout ceci n'est que le fantasme délirant de quelques imbéciles qui croient que la lune est creuse ! Roupillons mes chers concitoyen.ne.s.x.w.z.y !!!

C'est peu dire que le réveil sera brutal.

Car loin des borborygmes petit- ou grand- bourgeois de la gauche et de la droite réunies, il y a bien sûr autre chose qui organise ce naufrage collectif.

*Part of the answer* est l'avidité sans limites et sans garde-fous des pharmas, dénoncé il y a quelques temps par *Médecins du monde* dans [une campagne de communication coup-de-poing](#), censurée comme il se doit par la RATP et les médias. L'industrie pharmaco-vaccinale est peu à peu devenue franchement criminelle, d'un cynisme ravageur, digne des pires sketches des Guignols (dont certains montrés fort à propos par les complotissss dans Hold-Up).

Mais il y a une autre partie à l'histoire, et là je ne suis plus guère compétent pour en parler : celui du fascisme numérique et du délire transhumaniste.

Jusqu'ici, celui-ci nous apparaissait comme une lubie assurément excentrique de quelques *tycoons* de la Silicon Valley, une dérive un brin pittoresque ne méritant pas que l'on fouettât un *cat*.

Cette altérité radicale avec notre propre *mindset* européen, vieillissant et ventripotent, nous aura empêché de mesurer le danger sans doute d'une manière assez similaire à celle qui aura conduit les démocraties de l'entre-guerres à passer complètement à côté du péril nazi.

On raconte que nul ne crut vraiment au programme d'Hitler tel qu'il l'avait pourtant énoncé cartes sur table dans *Mein Kampf*.

Aujourd'hui, nous nous retrouvons face à un fascisme numérique et une puissance des élites transhumanistes ([philosophiquement eugénistes](#)) que nous n'avons pas vu venir ou plutôt dont nous n'avons absolument pas pris la mesure malgré des éléments aussi explicites qu'il est possible.

Pour celles et ceux que cela intéresse, je recommande les analyses aussi troublantes qu'expertes de Mme Liliane Held-Khawam, économiste et politologue, [qui tient un blog](#) annonçant sans ambiguïté l'irruption en cours d'un nouveau coup d'état planétaire :

« Après avoir usé et abusé d'un faux libéralisme, la réorganisation sociétale semble promettre de ressusciter le modèle soviétique, au profit de privés cette fois. »

Je ne suis pas apte à juger de la pertinence de ses analyses, mais je vois d'une part que le capitalisme cynique et dévastateur a de plus en plus le champ libre à l'échelle planétaire ; et d'autre part qu'il s'arroge des procédés typiques

des dictatures sans la moindre vergogne et sans grande protestation des assoupis.

Pour en donner un minuscule exemple, j'ai reçu ma première sanction avant-hier (24 h de suspension) sur le plus populaire réseau social au monde pour avoir posté le lien vers l'audition du Pr Harvey Risch, épidémiologiste à l'Université de Yale, devant le Sénat américain.

Certes, le Pr Risch est un défenseur d'une certaine molécule contre une certaine maladie, mais aurait-on imaginé il y a dix, vingt ou trente ans que le partage avec son propre réseau privé par un particulier de l'audition publique d'un scientifique devant une commission d'enquête parlementaire lui vaudrait d'être sanctionné ?!

Et les bien-pensants de lever une paupière comateuse en se disant qu'au fond, ce Raoult avec sa barbiche est un drôle de type ou que la *Revue médicale suisse* critique hystériquement sa méthodologie de recherche...

Quand une société est à ce point abrutie (avec des journalistes traquant les complotiss locaux qu'ils ont sous la main avec la bonne conscience d'un commissaire du peuple) plutôt que de s'interroger sur ce que notre monde est en train de devenir, on est quand même un peu mal barrés !

Pour ma part, tout en étant (ici!) en plein ultracrédiparianisme (selon ce nouveau vocable que les abrutis adorent exhiber dans les conversations en ville), je pressens qu'il y a un truc aussi poisonneux et redoutable qu'il est possible dans cet univers et la philosophie morbide qui le fonde. En même temps, je peine à m'y intéresser beaucoup tellement il me défrise (*so to speak* dirait mon cuir plus trop chevelu) et me glace.

C'est dire la joie que j'ai eu à recevoir un e-mail de Michel Weber grâce à l'entregent de Michel Maffesoli, qui s'est intéressé à mon travail autour du Covid, ayant même eu la bonté, [selon ses propres termes](#), de le trouver "passionnant" (je le dis en rougissant du fait de l'admiration que je porte à cet immense penseur qui a tant apporté à la sociologie - qui fut par ailleurs le directeur de thèse de mon propre directeur de mémoire en anthropologie de la santé, "filiation" qui m'honore au-delà que je saurais le dire.)

Or donc, Michel Weber m'a contacté pour porter à ma connaissance le livre qu'il vient de publier et dont il s'est généreusement proposé de partager quelques fascinants extraits avec les lectrices et lecteurs de ce blog.

Professeur adjoint de philosophie à l'Université du Saskatchewan (Canada), Michel Weber a publié plus de cinquante ouvrages scientifiques, dont une quinzaine de monographies. La dernière en date, publiée aux éditions Cromatika à Louvain-la-Neuve, porte le titre de "*Covid-19(84) ou La vérité (politique) du mensonge sanitaire : le fascisme numérique*".

Bien sûr, cela dérangera le confort et choquera peut-être les assoupis. Quant à ceux qui trouvent vital de chercher à y voir clair dans ce désastre planétaire, cette lecture pourrait nous apporter une clé de compréhension majeure, de la part d'un auteur qui connaît sacrément bien son sujet, ayant par exemple publié il y a deux ans un ouvrage intitulé "*Contre le totalitarisme transhumaniste*" dont voici le résumé :

Le transhumanisme s'impose comme une nouvelle croyance. Il préconise l'utilisation d'innovations technico-médicales afin d'améliorer les caractéristiques physiques et mentales pour concrétiser l'espérance prométhéenne : guérir, améliorer, transcender. Mais quels sont ses fondements idéologiques ? Quels sont les intérêts et motivations de ses partisans ?

Michel Weber montre qu'une autre réalité se cache sous les prétextes émancipateurs : la volonté de tout prévoir, anticiper, contrôler. Cette société de l'hypercontrôle nous plonge davantage dans l'hyperindividualisme. Le transhumanisme apparaît alors comme l'aboutissement d'une doctrine technocapitaliste, d'un long processus de destruction des conditions de la vie authentique en général et de la démocratie en particulier. À travers une approche philosophique, l'auteur livre un solide contre-argumentaire aux thèses transhumanistes et interroge la place actuelle et future de la technique dans l'évolution de nos sociétés et de l'humanité.

Avec quand même cette question qui semble se poser à nous : est-ce ce monde-là vers lequel nous désirons bien aller, entraînés par nos somnambules autorités ?!

Science fiction ou péril imminent ? Sans doute vaut-il la peine de moins s'y intéresser...

Avec ma chaleureuse reconnaissance aux Pr Weber et Maffesoli, j'ai l'honneur de partager avec vous ici ces paragraphes dessinant autrement le cauchemar actuel et peut-être (à Dieu ne plaise mais c'est à nous qu'il revient d'agir sans tarder!) celui de demain.

---

## Covid-19(84) ou La vérité (politique) du mensonge sanitaire : le fascisme numérique

Michel Weber, Professeur adjoint de philosophie à l'Université du Saskatchewan (Canada)

La crise de la Covid-19 n'est pas sanitaire, mais politique, et aucune des mesures liberticides n'est fondée scientifiquement ; par contre, la Covid-19 rend évidente la corruption complète du corps politique et de ses appendices médiatiques et scientifiques. Cette corruption reflète la crise du capitalisme financier, et la volonté des oligarques de détruire la démocratie représentative. Le système politique qui se met en place est bien totalitaire, c'est-à-dire que toutes les facettes de la vie des citoyens seront pilotées par une structure idéologique mortifère ne différenciant plus les sphères privées et publiques. Ce totalitarisme sera fasciste, sanitaire et numérique.

### 1. La vérité (politique) du mensonge sanitaire

L'événement Covid-19 a déjà fait couler beaucoup d'encre. Tout et son contraire ont été affirmés, parfois par les mêmes personnes, et au même moment. Ces contradictions pures et simples ont été fréquemment aggravées par l'usage de paradoxes, c'est-à-dire d'énoncés indécidables. Orwell a très bien décrit le processus de corruption en parlant de « double pensée », nous allons le voir.

Démêler l'écheveau nécessite donc de simplifier le récit. Il y a bien sûr un prix à payer pour ce faire ; il est double.

D'une part, il faut ignorer ce qui semble accessoire ; d'autre part, il importe de remettre l'événement dans son contexte historique, à la fois au sens perspectif (la crise culturelle qui se noue en 1968) et projectif (les conséquences politiques immédiates) [1].

## 1.1. La corruption des corps politique, médiatique et scientifique

*Les faits ne pénètrent dans le monde où vivent nos croyances, ils n'ont pas fait naître celles-ci, ils ne les détruisent pas ; ils peuvent leur infliger les plus constants démentis sans les affaiblir, et une avalanche de malheurs ou de maladies se succédant sans interruption dans une famille ne la fera pas douter de la bonté de son Dieu ou du talent de son médecin [2].*

La gestion politique ubuesque de l'épidémie peut se définir par cinq traits plus ou moins hypothétiques.

### 1.1.1. L'impréparation

Le gouvernement a été complètement pris au dépourvu, alors que la réaction de la Chine, connue de tous dès janvier, avait été prompte et radicale. En bref : les autorités chinoises ont réagi comme s'il s'agissait d'une attaque bactériologique, pas d'une épidémie saisonnière (et personne n'a jusqu'ici apprécié toutes les implications de cette réaction).

De plus, les scénarios de pandémie sont très répandus depuis une douzaine d'années, surtout après la crise de 2009 (H1N1), et ce tout spécialement chez les militaires et dans les fondations privées, grâce à l'infatigable zèle de B. Gates, qui en a fait son unique cheval de bataille philanthropique depuis 2007 — sans trop se cacher d'ailleurs du fait qu'il s'agit du meilleur investissement (!) qu'il ait jamais fait [3].

Cette impréparation est sans nul doute possible le résultat de cinquante ans de néo-libéralisme. Mais pas que.

### 1.1.2. L'incompétence des uns et l'expertise des autres

Alors que la chose politique est abandonnée aux universitaires, ceux-ci ne sont que très rarement à la hauteur de la tâche qui leur est dévolue, et ils se contentent de travailler à la prolongation de leur mandat. Du reste, dans une technocratie qui ne dit pas son nom, on comprend la nécessité de s'en remettre aux experts, dont l'objectivité est proverbiale.

En fait, l'incompétence, c'est-à-dire l'absence d'expertise adéquate, ne devrait être aucunement problématique en politique : seul le sens commun devrait importer. S'il faut être un expert pour gouverner, nous ne sommes plus en démocratie (représentative), ou même en participative (pas représentative), mais en technocratie ou en technocrature. Le recours aux experts est donc intrinsèquement problématique. Il l'est d'autant plus qu'il suffit de connaître l'(ex-)employeur de l'expert, ou son bailleur de fonds, pour déduire par avance la nature de ses conclusions.

### 1.1.3. La corruption

Le niveau de corruption des acteurs politiques est un secret de polichinelle. On se permet même, dans notre monarchie bananière, de rire sous cape des malversations qui finissent par être médiatisées dans d'autres pays, de préférence situés plus au Sud. (Et cela vaut bien sûr pour le regard que la Flandre porte sur la Wallonie.)

Dans le cas qui nous occupe, il est bien clair que les intérêts économiques de certains ont pris le pas sur la gestion du bien commun. La commercialisation des masques, le non-investissement dans les hôpitaux entre la première et la seconde vague, ou encore la destruction de l'horeca et des petits indépendants au profit des multinationales sont frappants.

On le sait depuis Platon (ce sont les Grecs qui ont créé la démocratie participative) et, plus particulièrement, depuis Machiavel (1532) [4], le pouvoir est recherché par les corrompus en puissance, et exercé par des corrompus de fait. Du reste, répétons-le, les conclusions de l'expert se trouvent en germe dans la source de financement de ses études.

### 1.1.4. La coercition en toute illégalité

L'imbroglie gouvernemental et institutionnel belge a donné naissance à un fort curieux proto-totalitarisme : un gouvernement en affaire courante s'est octroyé les pouvoirs spéciaux pour euthanasier le législatif, instrumentaliser le judiciaire, et instaurer un État d'urgence (sanitaire) qui ne dit pas son nom. Les mesures et règlements liberticides ne se comptent plus — à commencer par le confinement dans les maisons de repos, la généralisation du confinement à domicile, la distanciation « sociale », le port du masque, etc.

Avec ce cortège de mesures liberticides, illégitimes, inefficaces et illégales, on obtient, de fait, la fin de l'État de droit. Le bien public est devenu privé, c'est-à-dire source de profit. Et l'intimité de la sphère privée est exposée au regard numérique (et parfois à la vindicte) de tous.

### 1.1.5. La communication pathogène

La communication des « responsables », et particulièrement sa composante absurde, constitue la vraie signature de cette crise, durant laquelle les créatures politiques ont épuisé toutes les formes pathologiques du langage. Épinglons les suivantes :

- l'évitement : ignorer les objections, diffracter les questions, refuser le dialogue sous quelque forme que ce soit ;
- l'indignation : faire l'innocent, plaider la bonne foi, le dévouement au bien commun, l'objectivité scientifique ;
- le mensonge pur et simple : le masque protège des virus et pas seulement des infections bactériennes ; le vaccin est efficace contre une maladie qui n'est pas immunisante ; une seconde vague est inévitable ;
- la censure : refuser l'accès à une information ou à une conférence de presse, rendre les processus décisionnels opaques ;
- la propagande : gonfler de vraies informations partielles et partiales ;
- le slogan : le « je sauve des vies » à toutes les sauces ;
- la désinformation : propager de fausses informations ;
- la sur-information : inonder d'informations (vraies, fausses, vraiment fausses, faussement vraies, etc.) ;

- l'usage de la contradiction : soutenir deux propositions contradictoires (le masque est inutile ; vous devez porter un masque) ;
- l'usage du paradoxe : utiliser des énoncés indécidables tels que : l'épidémie progresse sans empirer ; le monde d'après sera, et ne sera pas, différent ; seuls, ensemble ; soyez solidaires (dans la solitude) ; faites confiance aux responsables (!) ; informez-vous (dans les médias) ; vaccinons tout le monde pour contrôler la démographie ; imposons la monnaie digitale pour permettre aux pauvres d'épargner ; instaurons un gouvernement mondial démocratique ; ce que je vous dis est faux...

Tout ceci procède de l'effort pour rendre l'autre fou (Searles 1959) [5]. Orwell décrit ce processus de corruption en parlant de « double pensée » : prendre consciemment et inconsciemment ce que l'on sait être faux pour vrai — à moins que les circonstances n'exigent que l'on se rende compte que ce faux vrai est un vrai faux. Cliniquement, on demande aux acteurs d'être d'efficaces psychotiques.

En somme, la communication gouvernementale, servilement relayée par les médias et aiguillée (en l'endossant) par les experts en sciences médicales, a entretenu la peur et, surtout, l'angoisse. La peur est un sentiment naturel positif, car mobilisateur : face à une menace palpable, l'individu réagit par la fuite ou le combat. Au contraire, l'angoisse est paralysante : on pressent une menace invisible, sans savoir comment réagir... La communication absurde vise à stupéfier par l'angoisse, pas à perdre par la peur. Le dispositif est beaucoup plus efficace : la peur demande à être orientée afin qu'elle ne nuise pas au *statu quo* social ; l'angoisse paralyse les citoyens qui acceptent passivement tout ce qui leur est imposé, à commencer par les modifications comportementales apparemment bénignes comme la distanciation sociale ou le port du masque.

La banqueroute politique signale en outre deux faillites supplémentaires : celle des médias et celle des experts scientifiques, et tout particulièrement des médecins. Les médias ont donné une ampleur inouïe à la communication absurde et au sensationnalisme morbide des politiques et des scientifiques. Il y a eu cooptation des uns par les autres. On peine à trouver un dissident dans la classe politique ; il en existe peu dans le monde scientifique et, s'ils s'expriment dans les médias, c'est généralement de manière très pondérée ; rares sont les journalistes qui ont fait leur travail, Alexandre Penasse constituant une notable exception.

Tous se sont couverts d'ignominie en participant, activement ou passivement, à cette mascarade ; tous devraient se voir sévèrement sanctionner.

## 1.2. La crise du capitalisme biocidaire

*C'est le commencement qui est le pire,  
puis le milieu, puis la fin ;  
à la fin, c'est la fin qui est le pire [6].*

En amont de cette sclérose politique, médiatique et scientifique, on trouve l'influence des mondes bancaire et pharmaceutique, qui sont mus par deux perspectives : d'une part, la maximisation de leur emprise sur la société (et donc de leur chiffre d'affaires) ; d'autre part, la gestion de la crise globale systémique annoncée clairement dès 1968, et dont la chronologie a été esquissée en 1972 par Meadows et Kukla : l'épuisement des ressources, le dérèglement climatique, et la progression de la pollution finiront par avoir raison de la société de consommation et de la démocratie représentative.

### 1.2.1. La stratégie du choc

De ce point de vue, l'utilisation de la stratégie du choc, avancée par Hayek en 1944 et Friedman en 1962, puis identifiée par Klein en 2007, s'impose comme une évidence si on veut anticiper le chaos.

Le terme « Blitzkrieg », qui est apparu en 1935 dans la revue *Die Deutsche Wehr*, est très parlant dans ce contexte (Fillon s'en est souvenu en 2017) : une guerre de pénétration rapide et de destruction massive. Ici, il s'agit de la destruction des acquis sociaux imputables au Conseil national de la résistance (1944).

Comment ? En instrumentalisant une crise réelle ou ressentie, naturelle ou culturelle, afin de modifier profondément l'espace social, tandis que celui-ci est paralysé. Que la crise soit réelle, ou simplement mise en scène, que son origine soit naturelle, ou le produit d'une machination, ne change finalement pas grand-chose au traumatisme et à la possibilité de son usage. Il importe simplement d'exploiter systématiquement l'état de peur et de désorientation qui accompagne les moments de grand choc et de crise.

On retrouve, *mutatis mutandis*, une idée également funeste que l'on doit à Schumpeter (1911) : la destruction créatrice (« schöpferische Zerstörung »), qui croit pouvoir transposer en économie politique une certaine métaphysique hindoue probablement ignorée de Kondratieff.

### 1.2.2. L'élection multinationale

Par contre, il faut comprendre, une fois pour toutes, que les élus ne représentent pas le peuple, mais les oligarques et leurs multinationales. Le programme néolibéral est en effet très simple : dissoudre les États afin de privatiser toutes leurs fonctions. Tant qu'un gouvernement mondial (privatisé) n'est pas implémentable, on peut se contenter de transformer les États en coquilles vides. Ce programme ne constitue qu'une réappropriation du fascisme tel que Mussolini l'a défini, et mis en pratique, dès 1922–1925, à l'aide de la vision économique de Vilfredo Pareto : l'entreprise privée est, par définition, beaucoup plus efficace que l'État. Puis vinrent les politiques similaires des Nazis en 1934–1937, qui subirent une légère obsolescence de 1944 à 1972 (les « trente glorieuses »).

En fait, Hayek, le chantre du néolibéralisme, stipule très clairement, et ce dès 1944, la stratégie à adopter : seule une infiltration progressive des institutions civiles et politiques permettra la destruction de la menace communiste et de sa cinquième colonne. Vingt ans plus tard, le 30 septembre 1965, il arriva à ses fins avec le coup d'État de Suharto, qui coûta la vie à plus d'un million de communistes (certains parlent de 3 millions d'exécutions arbitraires), et permit une première mise en place du dispositif néolibéral. C'était en quelque sorte la répétition du renversement d'Allende par Pinochet, perpétré le 11 septembre 1973.

Le remplacement des gouvernements par des multinationales a été quantifié très tôt, e. a., par Stephen Hymer (1960) et David C. Korten (1995) [7]. Il est devenu évident avec la politique d'intégration européenne et, surtout, la multiplication des traités et autres partenariats transatlantiques de commerce et d'investissement (comme le « Transatlantic Trade and Investment Partnership »).

C'est du reste le fil rouge de la littérature « cyberpunk » dont le représentant le plus fameux est sans doute Ph. K. Dick (1955) [8], qui a offert les scénarios de *Blade Runner* (1982), *Total Recall* (1990), *Minority Report* (2002), etc.

### 1.2.3. La grande bifurcation : 1968–1973

Tout se joue donc dans les années 1968–1973 : le dévoilement des enjeux civilisationnels comme leur effacement, c'est-à-dire,

d'une part, la prise de conscience de la crise globale qui ne pourrait être conjurée qu'en renonçant au capitalisme industriel et financier ; et, d'autre part, la reprise en main de l'agenda politique par ce dernier avec des figures telles que Suharto et Pinochet, puis M. Thatcher (1979), R. Reagan (1981) et Helmut Kohl (1982).

Rappelons que le Club de Rome est créé en avril 1968 par (e.g.) Aurelio Peccei, Alexander King, et David Rockefeller. Il ne s'agit pas de hippies ou de membres désabusés de la classe moyenne (le public de « mai 68 »), mais d'oligarques se posant très sérieusement la question des limites de la croissance économique que le capitalisme financier exige.

Il faudrait également insister sur le travail de sape de Pompidou, élu à la présidence française en 1969, et le bref espoir instillé par Sacco Mansholt à la Commission européenne en 1972–1973.

### 1.3. Le totalitarisme fasciste numérique

*Si vous désirez une image de l'avenir,  
imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement [9].*

En amont de la corruption complète du corps politique et de ses appendices médiatiques et scientifiques, nous avons trouvé la crise du capitalisme financier et la volonté des oligarques de remodeler en profondeur la démocratie (représentative) de marché. En aval, nous découvrons, sans surprise, un nouveau totalitarisme fasciste, bien plus pernicieux que ses ancêtres du XXe siècle, car numérique.

#### 1.3.1. Le totalitarisme

« Totalitarisme » désigne le système politique qui prétend gérer toutes les dimensions de la vie citoyenne, publiques comme privées. Rien ne doit lui échapper, en droit comme en fait. En théorie, le totalitarisme se dessine dans les religions institutionnalisées, qui ont toujours tendance à vouloir imposer les mêmes principes à la vie publique comme à la vie privée. En pratique, il a fallu attendre l'usage politique des médias pour l'imposer. Les premières impressions de Gutenberg datent de 1454. On sait l'importance de l'édition pour la propagation des idées de la Renaissance et de la Réforme et, de là, pour l'émergence d'une nouvelle forme de conscience (voir les travaux de Herbert Marshall McLuhan, Elizabeth Lewisohn Eisenstein et Jack Goody). La dissémination, la préservation et la standardisation du savoir scientifique ne pouvaient qu'infléchir le sens commun et heurter l'autorité ecclésiastique. C'est surtout le succès de la presse écrite qui casse le monopole de l'information que détenait l'Église et qui porte à bout de bras les revendications socialistes : sa période faste (1850–1950) coïncide avec l'émergence d'une conscience de classe claire et distincte (le Manifeste communiste date de 1848 ; le retour de la droite extrême date de 1933 avec la rechute des années septante : Pinochet, 1973, Thatcher, 1979, Reagan, 1981).

L'âge d'or de l'écrit cède progressivement la place à deux nouveaux médias : la radio (la BBC est fondée en 1922) et la télévision, dont l'usage explose aux États-Unis dès 1949. La presse fut libératrice, la radio — et surtout la télévision — allaient devenir rapidement la chasse gardée de la propagande politique et économique (une distinction qui ira en s'amenuisant) [10]. On le sait, l'écrit est plus imperméable à la rhétorique que la parole.

En 1984, Apple commercialise le Macintosh qui annonce la généralisation des ordinateurs personnels. L'univers multimédia se développe vers la fin des années 1980 avec l'apparition des CD-ROM et la possibilité de gérer différents médias simultanément (musique, son, image, vidéo). La Toile ou World Wide Web naît en 1991 (son ancêtre direct, l'ARPANET, date de 1969) ; elle semble annoncer le déclin du livre et la marche forcée vers la numérisation de tous les médias. La souplesse de l'interactivité de la Toile et surtout sa faculté de donner la parole à toutes et à tous (ce qui nécessite quand même une familiarité avec l'outil informatique, l'accès à un ordinateur relié à une ligne à haut débit et un fournisseur d'électricité), pourraient cependant être remise en question lors du passage au Web 3.0 : sous prétexte de l'épuisement des adresses (IPv4), de lutte contre les « fakes news », la pornographie, etc., il s'agirait de contrôler le contenu des sites ; sous prétexte de sauver la presse professionnelle, etc., l'entoilage deviendrait beaucoup plus coûteux.

La mobilophonie fait son apparition en Europe en 1994 et elle s'est très rapidement imposée comme un élément indispensable au quotidien de la plupart des consommateurs. La conclusion est simple : avec l'explosion de l'utilisation de la Toile et l'accroissement de la pression publicitaire, nous sommes submergés d'informations de moins en moins utiles et de plus en plus téléguidées par des médias « à l'ordre [11] ».

#### 1.3.2. Le fascisme

Le « fascisme » est un totalitarisme de droite, c'est-à-dire conçu par, et pour, les oligarques. On peut en effet imaginer un totalitarisme de gauche qui favoriserait le bien commun. C'est du reste de cette manière que les religions institutionnalisées se présentent.

L'histoire du totalitarisme fasciste est supposée connue ; elle se résume à la prise de pouvoir des oligarques industriels et financiers par l'intermédiaire d'un lampiste plus ou moins allumé (ce qui permet aux commanditaires de tirer leur épingle du jeu si l'affaire tourne mal). A partir de 1921, la droite extrême progresse partout en Europe : en Italie (Mussolini accède au pouvoir en 1922), en France (avec la création en 1922 de la Synarchie, suivie plus tard par la Cagoule), en Allemagne (le Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, en gestation depuis 1918, s'organise en 1920 ; Hitler écrit *Mein Kampf* en 1924 ; il est publié en 1925), Salazar assied sa dictature en 1932–1933, et Franco pilote la guerre civile déjà en 1934. De 1967 à 1974, il y aura aussi la dictature des colonels en Grèce. (Voir, par exemple, Lacroix-Riz 2006 [12].)

*A contrario*, le totalitarisme communiste gère toutes les composantes de la vie, privées comme publiques, pour le bien commun. Quoiqu'on en pense, ses méthodes sont donc nécessairement différentes. Ce danger étant définitivement écarté — ce qui ne veut pas dire que l'idéal communiste ait été oblitéré —, on peut se contenter de s'inquiéter du fascisme.

#### 1.3.3. Historiquement

Nous sommes dans une configuration totalitaire depuis déjà de longues années, c'est-à-dire qu'un système, qu'une idéologie, prétend gérer tous les aspects de la vie : la technoscience constitue un tel système ; le capitalisme, renommé néolibéralisme, est un tel système ; la globalisation est un tel système ; l'Etat d'urgence permanent qui s'enracine dans la guerre contre la terreur datant de 2001 en était la dernière péripétie jusqu'à ce que la Covid-19 apparaisse.

La question de l'essence totalitaire de la technoscience, voire de la technique elle-même, est très ancienne. Elle remonte au moins, en Occident, aux philosophes cyniques ; elle est pressentie au XIXe siècle par Thoreau (*Walden*, 1854) et Butler (*Note-Books*, 1863) et puis réactivée, après la « grande guerre », par Spengler (*Der Untergang*, 1919) et, dans une certaine mesure, par Freud (*Das Unbehagen*, 1929). Mise en scène par Lang (*Metropolis*, 1927), Huxley (*Brave New World*, 1932) et Chaplin (*Modern Times*, 1936), sa conceptualisation se dessine chez Mumford (*Technics and Civilization*, 1934), Lovejoy (*Primitivism*, 1935), Heidegger,

(« Die Frage nach der Technik », 1949, in *Vorträge und Aufsätze*, 1954), Arendt (*The Origins of Totalitarianism*, 1951) et Anders (*Nihilismus und Existenz*, 1946 ; *Die Antiquiertheit des Menschen*, 1956). Avec l'œuvre d'Ellul (*La Technique*, 1954), de Kohr (*The Breakdown of Nations*, 1957), de Carson (*Silent Spring*, 1962), de Schumacher (*Small is Beautiful*, 1973), d'Illich (*La Convivialité*, 1973), et de Gorz (*Écologie et politique*, 1975), la question de la technique acquiert une vitesse de croisière et une actualité qui ne s'est plus démentie — même si elle demeure un peu confidentielle. Les deux textes décisifs sont pourtant littéraires : Orwell (*Nineteen Eighty-Four*, 1949) et Huxley (*Island*, 1962). Ce sont eux qui offrent l'accès le plus immédiat et le plus sûr aux enjeux [13].

La vraie-fausse crise sanitaire de 2020 est le prétexte (au sens de N. Klein) utilisé pour dépouiller définitivement les peuples des acquis sociaux et politiques concédés après 1945. Elle touche donc différemment les pays selon qu'ils sont développés ou pas. Dans les pays riches, il s'agit de détruire les acquis sociaux et de mettre la population au pas ; dans les pays pauvres, c'est une logique néocoloniale qui est à l'œuvre. C'est ainsi, alors que l'épidémie saisonnière est finie, que des règlements (de plus en plus) absurdes prolongent la terreur sécuritaire. De la même manière que le gouvernement français n'a pas hésité, le 27 mars 2020, à interdire le traitement des patients atteint de la Covid-19 par hydroxychloroquine (produite en Inde), il continue à déterminer politiquement ce qui est de ressort du médecin (même pas de celui de l'Ordre des médecins).

### 1.3.4. Conformisme et d'atomisme

Au nombre des outils requis pour comprendre les enjeux du totalitarisme numérique, on trouve les concepts de conformisme et d'atomisme, qui s'imposent dès les débuts de la révolution industrielle et de la démocratie représentative, et sont esquissés chez Hobbes (1651), Saint-Simon (1803), Proudhon (1840) et, surtout, Tocqueville (1835) [14].

L'ère thermo-industrielle est celle du machinisme, c'est-à-dire de la standardisation des produits et de l'organisation scientifique du travail. Alors que l'outil dépend de la morphologie humaine, la machine demande à l'ouvrier de s'adapter à son mécanisme. Le pouvoir de la machine est ainsi le pouvoir du conformisme : en amont, l'ouvrier doit être calibré, dompté, géré comme une ressource ; et, en aval, le consommateur doit accepter l'uniformisation de ses habitudes de vie, de ses goûts alimentaires, de ses vêtements, de ses idées, de ses désirs, etc. Les rendements d'échelle sont à la mesure des espérances de quelques-uns, et du désespoir de tous les autres.

Le conformisme, forme cardinale de violence symbolique, se manifeste donc par l'infantilisation et l'indifférenciation des personnes, la dépolitisation des citoyens, et la standardisation des consommateurs, qui constituent autant de précieuses muselières pour paralyser les corps et annuler les esprits.

D'autre part, l'atomisme constitue le fondement du libéralisme (Mandeville 1714, avant Smith 1776) [15] ; il équivaut à briser toutes les solidarités, et à entretenir la guerre de tous contre tous, parfois appelée compétitivité. Le marché de concurrence pure et parfaite se définit en effet par les caractéristiques suivantes : l'atomicité de l'offre et de la demande, l'homogénéité du produit, la transparence du marché, et la mobilité parfaite (libre entrée et libre sortie et absence d'obstacles à la circulation des facteurs de production).

En scellant l'alliance entre capitalisme et technoscience, la révolution industrielle établit les deux principes fondamentaux du capitalisme mondialisé, l'atomisation des individus sous prétexte de les libérer, et leur conformisation afin de machiner le meilleur des mondes possibles. En d'autres termes, les conditions de possibilité de la culture, qui sont celles de la vie authentique, sont deux fois niées. D'une part, le conformisme se substitue à l'individuation (à ne pas confondre avec l'individualisme) ; d'autre part, l'atomisme remplace la solidarité. Or, sans solidarité, il est impossible de s'individuer, d'endosser son destin, de dépasser les contingences de sa naissance ; et, sans individuation, la solidarité reste lettre morte.

Cette double négation est toutefois rendue acceptable par une inversion spectaculaire (aussi au sens de Guy Debord) des pôles privé et public : on prend l'atomisme (c'est-à-dire l'absence de solidarité) pour de la liberté, et le conformisme (c'est-à-dire l'absence de projet personnel) pour de la solidarité (tout le monde désire la même chose). On obtient, en somme, la guerre des clones, de ceux qui montrent leurs derrières (calibrés) en public, et parlent de politique (néolibérale) en privé. Les conséquences sont radicales : infantilisation, déculturation, dépolitisation, dissociété, Terreur (1792, très précisément au moment où Sade écrit), c'est-à-dire la paralysie par l'angoisse.

### 1.3.5. Des sociétés disciplinaires aux sociétés du contrôle

Le passage au totalitarisme numérique et sanitaire peut se comprendre comme la transformation des sociétés disciplinaires (Foucault 1976), essentiellement névrotiques, en sociétés du contrôle (Deleuze 1990), fondamentalement psychotiques [16].

L'ère thermo-industrielle est celle du machinisme et des institutions disciplinaires qui lui sont propres : famille, école, église, caserne, usine, hôpital, asile d'aliénés, prison, maison de repos. Tous (ou la plupart de) ces lieux d'enfermement physique (mais aussi mental) peuvent être avantageusement remplacés par un dispositif plus souple de contrôle mental (mais aussi physique) : le numérique.

La technologie — et tout particulièrement les dispositifs associés à la 5G — permet maintenant une surveillance panoptique totale : le traçage de tout le trafic internet (« big data ») et des déplacements physiques (géolocalisation), la disparition des transactions en liquide, l'assignation à résidence (bracelet électronique, télétravail, cyber-enseignement, achats en ligne, télé consultations) etc.

Le totalitarisme numérique pousse encore plus loin la synergie entre conformisme et atomisme en remplaçant tout ce qui restait d'humain — et donc de corporel, d'immédiat, de qualitatif et d'aléatoire — dans le machinisme par le virtuel, le médiat, le quantitatif et l'algorithmiquement nécessaire. Il n'y a pas plus conforme que celui qui dépend entièrement du numérique pour vivre ; il n'y a pas plus atomisé non plus. Du reste, la psychose hygiéniste institue un nouveau puritanisme qui exige une vie sans contact. Après avoir disposé de la chair du monde, le technocapitalisme entend exploiter sans complexes la chair humaine.

La forme la plus aboutie de totalitarisme fasciste exige finalement l'interdiction des relations sexuelles. D'abord, parce qu'elles constituent le sanctuaire de la vie privée. Et que la sphère privée doit être dissoute dans la sphère publique. Ensuite car l'individu s'y ressourçait à l'occasion d'un contact avec l'éternel mystère de la naissance et de la mort. Même la stupeur anxieuse est susceptible de s'effacer devant l'unisson des cœurs. Et que ce ressourcement s'opère dans un état d'inconscience qui échappe à l'emprise des tiers. (Inconscience ne voulant pas dire irrationalité.) Enfin, car la nature du pouvoir est de jouir de la souffrance infligée à autrui ou, a minima, de l'interdit qui pèse sur sa jouissance. Orwell est très clair à ce propos :

Nous avons coupé les liens entre l'enfant et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Personne n'ose plus se fier à une femme, un enfant ou un ami. Mais plus tard, il n'y aura ni femme ni ami. Les enfants seront à leur naissance enlevés aux mères, comme on enlève leurs œufs aux poules. L'instinct sexuel sera extirpé. La procréation sera une formalité annuelle, comme le renouvellement de la carte d'alimentation. Nous abolirons l'orgasme. Nos neurologistes y travaillent actuellement. Il n'y aura plus de loyauté qu'envers le Parti, il n'y aura plus d'amour que l'amour éprouvé pour Big Brother [17].

## 1.4. Conclusion

En conclusion, il faut bien comprendre que la crise de la Covid-19 n'est pas sanitaire, mais politique, et qu'aucune des mesures

liberticides n'est fondée scientifiquement. Par contre, elle met en évidence la corruption complète du corps politique et de ses factotums médiatiques et scientifiques, et, plus particulièrement, leurs allégeances envers les puissances de l'argent et leur projet totalitaire. La crise constitue à la fois le symptôme de la faillite de la démocratie représentative, et le prodrome du retour d'une gouvernance uniquement respectueuse des droits du capital. Plus encore qu'Orwell (1949), c'est Terry Gilliam (1985) qui vient à l'esprit de celui qui chercherait à contraster le cauchemar politique avec l'absurdité fictionnelle.

Ces évidences se retrouvent très précisément dans l'intervention d'A. Penasse (qui a fait, après tout, preuve d'une grande retenue), lui qui demandait, 15 avril 2020, « quelle légitimité démocratique il y a à prendre certaines décisions quand la plupart des membres qui décident et réfléchissent font partie des multinationales et du monde de la finance ? »

Le capitalisme est kleptocrate et totalitaire par essence. L'évolution qui se dessine dans la gestion de la crise Covid-19 dévoile la corruption de tous les acteurs médiatisés et laisse entrevoir ceux qui, jusqu'ici, restaient dans l'ombre. Si la population reste confinée dans la terreur, rien ne viendra s'opposer au régime le plus barbare de tous les temps. Si elle se réveille, non seulement le règne de l'angoisse sera révoqué, mais il ne sera plus possible d'agir par la force non plus (les « gardiens de l'ordre » sont toujours issus du peuple, et leur servilité n'est jamais acquise une fois pour toutes). La dernière option des oligarques sera alors, comme d'habitude, le génocide. Toutes les guerres du XXe siècle étaient d'abord des guerres menées par l'aristocratie et la haute bourgeoisie contre le bas peuple. Mais l'irruption d'une vraie pandémie ne serait bien sûr pas à exclure...

Reste la question de savoir pourquoi les citoyens acceptent de se faire maltraiter par les « responsables politiques ». Pourquoi acceptent-ils de subir un pouvoir pervers ? La réponse se trouve dans l'analyse de la relation que le prédateur impose à sa proie. Précisons en deux mots les modalités qui ont été identifiées dans le cadre de l'inceste, de la logique concentrationnaire, ou de ce qui a été appelé tardivement (1973) le syndrome de Stockholm.

Il existe un lien vital entre le prédateur et sa proie : c'est lui qui lui offre un récit pour cadrer son malheur, c'est encore lui qui, parfois, fait un geste qui semble bienveillant. La proie refuse donc instinctivement d'ouvrir les yeux sur le mécanisme prédateur. Ferenczi (1932) l'a bien compris : l'enfant traumatisé, physiquement et psychiquement plus faible, se trouvant sans défense, n'a d'autre recours que de s'identifier à l'agresseur, de se soumettre à ses attentes ou à ses lubies, voire de les prévenir, et finalement y trouver même une certaine satisfaction. Aimer son bourreau, dont on dépend physiquement, symboliquement, et affectivement, devient une condition de survie, mais aussi un piège psychotique [18].

Dans le cas qui nous occupe : comme cette servitude volontaire offre les avantages que l'on peut se payer, et les espoirs que l'on veut bien conserver, la plupart des citoyens croient pouvoir continuer, après le « confinement », à confondre rêve et réalité. Il leur faudra plutôt choisir entre rêve et cauchemar.

Extrait de

Michel Weber, Covid-19(84) ou La vérité (politique) du mensonge sanitaire : le fascisme numérique, Louvain-la-Neuve, Éditions Chromatika, 2020, 20 €

Michel Weber est professeur adjoint de philosophie à l'Université du Saskatchewan (Canada). Il a publié plus de cinquante ouvrages scientifiques, dont une quinzaine de monographies. Il pratique également la thérapie psychocorporelle ayurvédique (Cabinet Metabyanga) et le coaching existentiel (Centre Tonaki).

[https://www.academia.edu/44467338/Covid\\_19\\_84\\_ou\\_La\\_vérité\\_politique\\_du\\_mensonge\\_sanitaire\\_le\\_fascisme\\_numérique\\_2020\\_](https://www.academia.edu/44467338/Covid_19_84_ou_La_vérité_politique_du_mensonge_sanitaire_le_fascisme_numérique_2020_)

<https://www.i6doc.com/fr/book/?GCOI=28001100297400>

[1] Une première version de ce chapitre a été publiée sur le site de *Kairos*, le 11 09 2020.

[2] Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. T. I. Du côté de chez Swann* [1913]. Édition présentée et annotée par Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, 1988.

[3] Bill Gates, « The Best Investment I've Ever Made », *The Wall Street Journal*, Jan. 16, 2019.

[4] Nicolas Machiavel, *Le Prince*. Traduction française [1532], Paris, Éditions Gallimard, 1980.

[5] Harold F. Searles, « The Effort to Drive the Other Person Crazy—An Element in the Aetiology and Psychotherapy of Schizophrenia », *British Journal of Medical Psychology*, XXXII/1, 1959, pp. 1-18.

[6] Samuel Beckett, *L'Innommable*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1953, p. 222.

[7] Stephen Hymer, *The International Operations of National Firms: A Study of Direct Foreign Investment*. PhD Dissertation [1960], published posthumously, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1976 ; David C. Korten, *When Corporations Rule the World* [1995]. 20th anniversary edition, Oakland, Berrett-Koehler Publishers, Inc., 2015.

[8] Philip K. Dick, *Solar Lottery*, New York, Ace Books, 1955.

[9] George Orwell, *Nineteen Eighty-Four* [1949]. Introduction by Thomas Pynchon, London, Penguin Books, 2003, p. 307.

[10] Il faut à ce propos rapprocher la naissance de la propagande et celle de la psychologie : « The Committee on Public Information » ou « Creel Committee », a été créé par Woodrow Wilson en 1917.

[11] « Imaginez, lance l'universitaire américain Robert McChesney, que le gouvernement prenne un décret exigeant une réduction brutale de la place accordée aux affaires internationales dans la presse, qu'il impose la fermeture des bureaux de correspondants locaux, ou la réduction sévère de leurs effectifs et de leurs budgets. Imaginez que le chef de l'Etat donne l'ordre aux médias de concentrer leur attention sur les célébrités et les brouilles plutôt que d'enquêter sur les scandales associés au pouvoir exécutif. Dans une telle hypothèse, les professeurs de journalisme auraient déclenché des grèves de la faim, des universités entières auraient fermé à cause des protestations. Pourtant, quand ce sont des intérêts privés en position de quasi-monopole qui décident à peu près la même chose, on n'enregistre pas de réaction notable. » (*Columbia Journalism Review*, janvier-février 2008, cité par Serge Halimi, *Le Monde diplomatique*, oct. 2009)

[12] Annie Lacroix-Riz, *Le Choix de la défaite. Les élites françaises dans les années 1930*, Paris, Éditions Armand Colin, 2006

[13] Voir, par exemple, M. Weber, *De quelle révolution avons-nous besoin ?*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 2013.

[14] Saint-Simon, *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains* [1803], Paris, Presses Universitaires de France, 2012 ; Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* [1835], Paris, Robert Laffont, 1986.

[15] Mandeville, *The Fable of the Bees or Private Vices, Public Benefits* [1714], Oxford, At the Clarendon Press, 1924 ; Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* [1776], Paris, Gallimard, 1976.

[16] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. I, La Volonté de savoir ; II, L'Usage des plaisirs ; III, Le Souci de soi* [1976], Paris, NRF Éditions Gallimard, 1984 ; Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *L'Autre journal*, n°1, mai 1990.

[17] George Orwell, *Nineteen Eighty-Four* [1949], p. 306.

[18] Sándor Ferenczi, « Die Leidenschaften der Erwachsenen und deren Einfluss auf Character- und Sexualentwicklung der Kinder. Gehalten im September 1932 auf dem XII. Internationalen Psychoanalytischen Kongress, der vom 4. bis 7. September in Wiesbaden stattfand », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* 19, 1933, pp. 5-15

21:03 | Lien permanent |  ADD THIS  |  Facebook |  J'aime 1,1 K |  Tweeter |  Share

<http://jdmichel.blog.tdg.ch/archive/2020/12/04/je-vous-annonce-une-dictature-covid-19-et-fascisme-numerique-311207.html>

Les blogs, en partenariat avec la [Tribune de Genève](#)